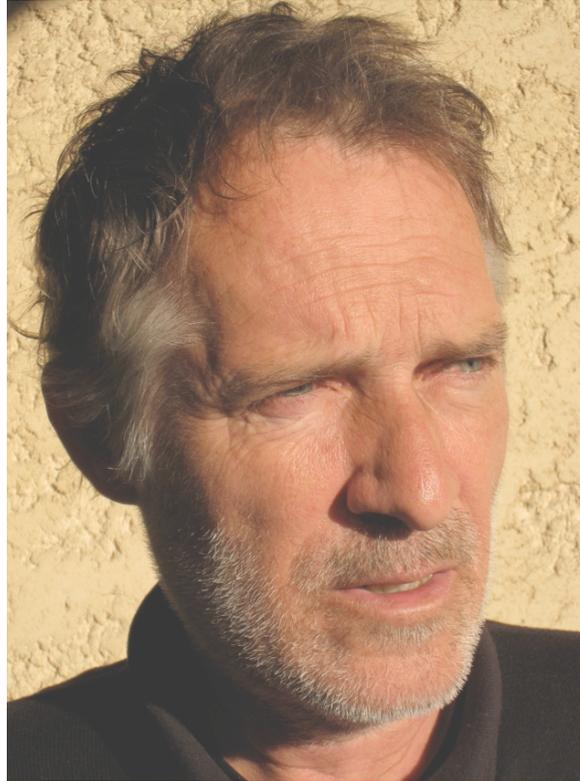
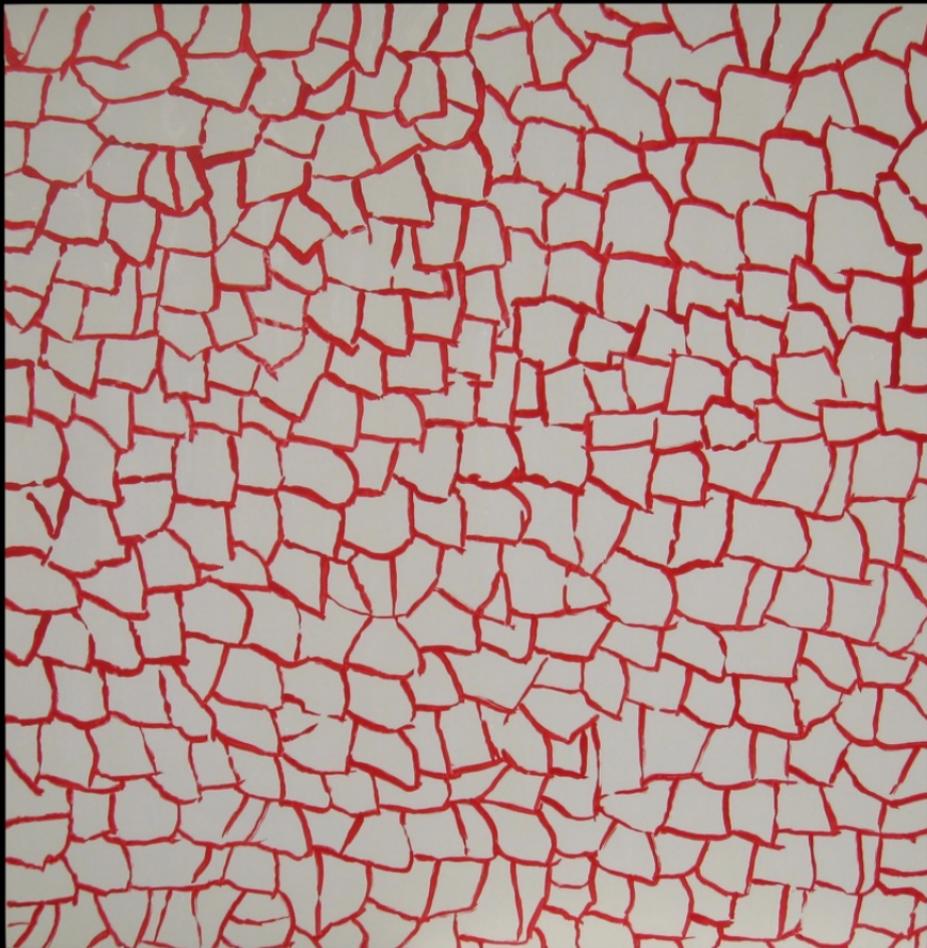


Genèse baroque d'un dépouillement...





TANTOT- "Quel leurre est-il?"- Peinture à la colle sur toile - (1m x 1m) Collection particulière

De François de Mâcon au peintre Tantot

ou la genèse baroque d'un dépouillement.

Autour de François de Mâcon, au café du Phénix, la conversation, inexorablement, renaissait de ses cendres. Inlassablement, à plein temps, François commentait et vitupérait l'époque, il travaillait à ce qui était alors son grand oeuvre, la chronique de ce temps désormais si lointain, si désuet, si touchant et pourtant si riche, qui fut celui de notre jeunesse. L'équipe qui l'assistait était à la hauteur du scénario, et un auteur de téléfilms qui voudrait aujourd' hui camper les années soixante-dix ne saurait réunir une meilleure galerie de portraits. Jean-Paul, du haut de l'Alchimie, contemplait avec condescendance les errements d'une société désacralisée et promise au déclin, perspective partagée par Yves depuis la tradition ésotérique, et par Michel, à travers la mystique juive, avec les grandes ombres tutélaires de Koestler et de Kafka. Matou était là pour la musique, mais déjà en lui pointait l'ascète hindouisant. Joël était l'artiste, le photographe. Max assumait avec un flegme tout britannique le rôle de *guitar hero* et Steff jouait de façon brouillonne la partition du chanteur folk dégeanté. Pour ma part, j'avais été délégué comme métrox par le rectorat pour enseigner un peu de philosophie et d'orthographe au lycée Saint Exupéry, mais ma tâche essentielle était de représenter Platon au café du Phénix. Bien entendu, il y avait aussi quelques gauchistes et les inévitables zônards; mais c'étaient des seconds couteaux, et pour le dire franchement, ils étaient traités de haut, car, à la suite d'un événement inouï qui sera brièvement évoqué plus loin, le Phénix penchait nettement pour la religiosité cosmique.

*

François de Mâcon, lui, n'avait pas encore de rôle spécifié, car il était l'âme du groupe, son amplificateur imaginaire, son vibrion et sa voix off. Aussi casanier qu'on pût l'être, il s'était risqué, quelques années plus tôt, au festival de l'Ile de Wight. L'expédition avait pris une dimension qui se perdait déjà dans la brume de l'épopée; mais elle l'avait fatigué des voyages réels, et, depuis lors, il préférait, depuis son P.C. du Phénix, rêver les voyages des autres et préparer minutieusement ses expéditions futures. Lorsque nous rentrions de nos virées estivales, il n'ignorait rien de nos exploits; il avait sué avec nous sur les rochers du Mont Athos, écouté du jazz dans une boîte américaine, ou bien exploré les gottes Ummites de la Javie. C'est qu'avant tout François de Mâcon était (et reste) un incarnateur. Dans une vie antérieure, sous le pseudonyme de Bob Franck, il avait été Bob Dylan, qu'il interprétait avec une voix sépulcrale à dire vrai assez terrifiante. Plus tard il se déssaisira de l'ego avec Krishnamurti, s'adonna à la biodynamique avec Rudolf Steiner, hantera comme critique gastronomique autoproclamé les grands restaurants de la région, qui n'en manque pas. Mais surtout, il sera **l'Homme du 12 Août 1972**.

*

Ce fut le soir fatidique à partir duquel tout bascula. La nuit était chaude et douce, les étoiles filantes zébraient le ciel. Vers deux heures du matin, François de Mâcon dylanisait au lieu dit le cratère, lieu festif de la communauté de Taizé où, après la prière du soir, la jeunesse oecuménique se réunissait pour draguer et tirer un joint. Soudain, la colline voisine s'illumina, éclairée par un gigantesque objet en forme de cigare qui se mit à darder des pinceaux de lumière en direction du groupe. Bravant la peur et l'obscurité, notre héros, accompagné d'un autre témoin, chercha à s'approcher de la source lumineuse...

Si je mentionne cet étrange épisode, dont les lecteurs curieux trouveront la suite dans la littérature soucoupique spécialisée, c'est surtout pour insister sur le rôle décisif qu'il va

jouer dans la vie du peintre mâconnais; mais l'équité m'oblige à souligner dès maintenant que, tout imaginaire qu'il fût, François de Mâcon ne fut pas le seul à décrire le phénomène lumineux, et qu'il était de toute évidence de bonne foi. Quelque chose avait bien été vu sur la colline désormais fameuse. Quelque chose, mais quoi? Et, comme il s'approchait de la Source lumineuse, notre héros avait été confronté à plusieurs phénomènes extraordinaires. Extraordinaires, certes, mais lesquels? Le débat était lancé, il allait occuper pendant quinze ans la scène mâconnaise. A partir de ce moment là, au Phénix, le 12 août 1972 prit la dimension d'un événement fondateur et éclipsa ou colora tous les autres sujets de conversation. Une atmosphère indicible descendit sur le groupe. Ce fut l'époque des soirées d'observation, dont la mémoire est si difficile à transmettre à notre jeunesse blasée et formatée. François de Mâcon devint le chamane de ces nuits hantées. Il captait le moindre frémissement de la nuit et en effectuait la traduction poétique. Tout était vivant, tout était habité, tout conspirait. Avec du recul, on se dit que déjà, sous le témoin favorisé des dieux, l'artiste commençait à percer. Certes, à tort ou à raison, François de Mâcon tenait son expérience pour vraie, il en était persuadé et n'en démord pas aujourd'hui. Mais au fond - telle est du moins l'interprétation que plus de trente ans après j'ai tendance à favoriser- la jouissance esthétique chez lui primait déjà le souci de la vérité. Au fond, c'était moins en chercheur ou en curieux qu'il appréciait l'apparition, qu'en esthète. Ce qui l'avait le plus marqué le 12 août, c'était l'étrangeté et la somptuosité du décor, la splendeur des lumières, l'appel d'air imaginaire ouvert par l'étrange phénomène.

Quoiqu'il en fût, tous les ans, le 12 août, le groupe prit l'habitude de se porter sur la Colline inspirée pour revivre l'Événement fondateur. Ne comptez pas sur moi pour relater ces rituels nocturnes, et particulièrement pour décrire ce qui se passa pendant l'un d'entre eux : ce serait sortir de mon sujet, puisqu'il est ici question d'un peintre, et qu'à trop entrer dans les détails on n'apporterait plus rien à la genèse de l'œuvre.

*

Vers 1977, une métamorphose commença à travailler l'équipe du Phénix. Il fallait bien commencer à sortir du rêve, du virtuel, à être quelque part pour faire quelque chose. Plusieurs d'entre-nous entreprirent de passer aux actes. Jean-Paul s'acheta des cornues et commença pour de vrai une quête alchimique qui dure encore. Joël gagna un concours national et commença dans le milieu de la photographie une ascension qu'une mort prématurée est venue interrompre. Matou prit Krisnamurti comme modèle, entra en yoga et commença une carrière d'ascète professionnel. Je me mis à griffonner fébrilement mon premier manuscrit, tandis que Michel, de son côté, noircissait le sien. C'est dans ce contexte que François de Mâcon décida lui-aussi de franchir le rubicon des rêves. Un beau soir, sans préavis, mais avec ce qu'il fallait de gravité, il nous fit savoir son intention de devenir peintre. Et pas n'importe quel peintre : ce serait Balthus ou rien. Sur le coup, cette révélation laissa le Phénix dubitatif. On savait certes la puissance imaginative de l'Homme du 12 août, mais jusqu'à présent, on ne lui connaissait aucune disposition pour la peinture, le seul art dans lequel, de l'avis général, il touchait au génie, étant celui de la répartie. On mit donc cette soudaine décision d'être Balthus ou rien sur le compte de l'empathie. Mais François de Mâcon se tint à ce qu'il avait dit. Il acheta des pinceaux, des couleurs, s'enferma chez lui et commença à produire. Neuf mois plus tard, même les plus sceptiques durent se rendre à l'évidence : François de Mâcon avait accouché du peintre Tantot.

*

Trente ans ont passé, et la suite appartient peut-être à l'histoire de la peinture. François de Mâcon est resté inégal à lui-même; et le peintre Tantot, de son côté, contre vents et marées, a continué de développer son oeuvre. Je me suis attardé à camper le premier, je vais

maintenant m'autoriser à risquer sur le second quelques parcimonieuses remarques - parcimonieuses parce que, quand il s'agit de commenter des oeuvres d'art, on n'est jamais assez économe. Et pour ce faire, je vais sembler effacer tout ce que je viens d'écrire. Ce qui, en effet, me frappe chez le peintre Tantot, c'est qu'il prend méthodiquement le contrepied de François de Mâcon, c'est qu'il pousse au plus haut point *l'art de créer contre lui-même*. Il y a en effet deux sortes d'artistes, d'écrivains, et même de philosophes : ceux qui pensent ou créent en se laissant porter par eux-mêmes; et ceux qui pensent et créent contre eux-mêmes. Ce sont pas forcément les moins grands. Le peintre Tantot appartient clairement à la deuxième catégorie. Entre les deux personnages, le contraste est saisissant. Autant François de Mâcon est installé dans la parole, dans le commentaire infini, autant le peintre Tantot est muet sur son oeuvre. Autant François de Mâcon est baroque et proliférant, autant le peintre Tantot est sobre(!), autant ses oeuvres tendent vers le dépouillement, l'effacement même, vers la limite de la non peinture, comme le tryptique jaune sur fond jaune qu'il vient de donner à l'hôpital Necker. Autant le personnage public peut sembler extraverti et dispersé, autant le peintre est concentré et empreint de gravité, et l'on ne regarde pas sans frémir certains de ses tableaux - je pense, par exemple, aux bras décharnés de son chef d'oeuvre *Srebrenica*, qui devraient hanter les mémoires, si l'art, de nos jours avait encore voix au chapitre, et que les Bosniaques peuvent désormais admirer au musée de Sarajevo. On aurait pu s'attendre à ce que l'artiste projetât son passé et ses marottes dans ses oeuvres, à qu'il se complût dans cette bouillie new age qui rend souvent insupportable l'art graphique inspiré de la SF; à ce qu'en un mot il devînt le peintre des soucoupes, des petits hommes verts et des farfadets. Mais de l'oeuvre cette faune est bannie, et François de Mâcon lui-même y est interdit de séjour. Nul n'entre dans son monde s'il n'est dénudé. Ceux qui connaissent l'artiste ne peuvent pas ne pas être frappés par ce contraste, qui me semble être une clé.

Au total, le peintre Tantot me paraît s'inscrire dans la lignée de ces artistes chez qui la production picturale a pour stimulant un choc imaginaire, et que l'on dit parfois de ce fait "médiuniques ". Mais avec cette différence essentielle que chez lui le stimulant en question est évacué de l'oeuvre qu'il a pourtant contribué à mettre en branle.

Il y a pourtant un aspect où F. de M. persiste sous le peintre Tantot, c'est le choix de certains thèmes. Incarner l'époque, c' était, spontanément, la grande affaire du premier. La peindre dans ce qu'elle a de terrible, continuer de l' assumer, c'est devenu la tâche et la marque du second, avec la série inaugurée par *Srebrenica*. Notre temps étant ce qu'il est, l'artiste ne risque guère d'être en mal de sujets. Y trouve-t-il son intérêt, ou bien veut-il sincèrement peindre notre époque en ce qu'elle a de terrible? Qui le dira? Le sait-il lui-même? Laissons à François Tantot sa part d'ombre et de mystère et regardons en silence les visages terribles et les bras décharnés de *Srėbrenica*.

Bertrand Méheust